

Marcel Thiry

Lorsqu'en 1915, le lycéen Marcel Thiry se fit soldat, était-ce pour la raison qu'invoquera plus tard le personnage créé par l'écrivain qu'il devait devenir: *Porte étroite du danger, seuil nécessaire des hautes plaines du bonheur et de la gloire?* En fait, sa chance de poète fut, ayant rêvé l'histoire, de soudain la vivre et d'une telle façon, qu'elle lui apprit bien des choses sur la terre et sur l'homme. Or, les dons étaient là, et la moisson sera rapide puisque, dès son retour dans la maison bourgeoise, trois volumes s'échelonneront entre 1924 et 1927: *Toi qui pâlis au nom de Vancouver, Plongeantes Proues, L'Enfant prodigue*. Ils contiendront des souvenirs de guerre, bien sûr, mais qui

seront aussi et davantage des impressions de voyageur puisque la route des auto-canons belges (Marcel Thiry, *Le Tour du Monde en guerre des auto-canons belges*) avait conduit le soldat autour du monde. De là, le premier thème un peu traditionnel encore d'un lyrisme qui se développera souvent par thèmes: la nostalgie exotique. Cependant, la jeunesse exige, et le cœur et les sens (ces mots sont le titre de ses premiers vers publiés) dédieront des vers délicats aux émois amoureux avec la grâce qu'il y faut mais aussi ce tact précis qui fera l'une des originalités du chanteur. Car déjà l'originalité affleure et jusque dans la forme en même temps que cette originalité

MARCEL THIRY À SA TABLE DE TRAVAIL (Collection et photo Francis Niffle, Liège).





STATUE DE LA FATIGUE. LITHOGRAPHIE D'AUGUSTE MAMBOUR pour l'ouvrage de Marcel Thiry, *Les Éditions du Balancier*, 1934, Liège (Photo Francis Niffle, Liège).

seconde qui la reconnaît et l'assume:

*Soyez aussi, avec des défauts pathétiques,
Mes vers, soyez pur visage irrégulier...*

Thiry, qui d'emblée faisait si bien le vers, n'hésitera jamais à le défaire, sans le détruire, sous l'aiguillon de l'authenticité. Il saura aussi demander aux domaines les moins conventionnels des images à la percussion inattendue. *Poseurs de rails qui mettons bout à bout nos années...* Ces rails-là vont loin en nous. *Statue de la fatigue* montre la poésie thyrienne à son point mûr, jouant à l'aise son jeu de rimes-échos, de contrerimes, et pratiquant ses envoûtements par longueur et lenteur selon un art très personnel sur lequel l'auteur s'est expliqué dans des textes comme *Expériences poétiques (Marche romane, 1962)*, ou *Le Poème et la Langue*. Mais quelle est donc cette fatigue? C'est, dit-il, celle *des longs jours de vous et de moi et de chacun*. Le poète se fait conscience douloureuse de tous, et à cette fraternité se joint un élément qui ne quittera plus guère son œuvre: l'obscur sentiment de quelque faute punie. Injustice et dureté nécessaires. Passions des marchands avec ses vertus et ses crimes. C'est qu'une nouvelle expérience

de vie a fait du soldat-voyageur un homme d'affaires et il entre dans ce présent, il devient l'un de ces fatigués fébriles. Son art très souple et comme flexible, ouvert à toutes les réalités, lui permet d'accueillir dans la gravité d'un rythme ce qui n'eût été sans cela que blessure, muant ainsi en sombre musique l'antipoésie de notre monde.

Mais voici une autre issue. L'adulte qui se remémore: *Tu étais le soldat tranquille, à moitié moine*, transporte cette idée d'un calme au cœur même de ses labeurs et l'image de certaine *Mer de la Tranquillité*, que les astronomes auraient décelée sur la face lunaire, lui fournit le titre de ses nouveaux poèmes. Cet élargissement de la sphère imaginative doit-il être mis en rapport avec une évolution de la pensée? Imagination et pensée s'orientent ensemble vers une vue qui place nos problèmes dans l'ensemble de l'univers et du temps qui le régit, ainsi qu'en font foi deux admirables morceaux: *Les Wagons de troisième*, où la cellule humaine est rendue au cosmos, et la litanie sur les années-lumière:

*Quel enfant de pensée allez-vous enfanter
Ce soir, quel signe ou quel pardon, pour le salut
De vos quarante sœurs, les fautives années?*

Ces fautives sont les siennes. Dans cette perspective, elles trouveront, sinon le salut, du moins une anxieuse sérénité où le pessimisme respire.

Douze ans plus tard paraît *Âges*. Les thèmes obsesseurs n'ont guère changé, ni le style, mais un regard plus précisé prend dans leur parallélisme et leur rencontre l'histoire du monde et l'anecdote humaine. Ces 'âges' sont à la fois la tragique époque de la guerre et le tournant d'existence d'un homme qui s'appête à vieillir. Aux deux drames, le poète va opposer un dynamisme d'esprit bien éloigné de l'ancienne fatigue, dont le symbole alphabétique sera ces deux grands V, initiales du mot victoire et du mot vitesse. Ici, entre en scène la curieuse apologie d'un troisième V, la voiture, car la vitesse elle-même est, paradoxalement,

pour Thiry une nouvelle mer de la Tranquillité:

*Quand je suis seul dans l'île où m'enclôt ma
vitesse (...)*

Je tends vers l'immobilité d'un vol d'étoile.

Ce riche recueil apporte quelques pages très amples que le poète a l'ironique modestie d'appeler 'proses', et dans lesquelles palpète la présence comme charnelle de ces âpres années. On y rencontre aussi des rappels de la paix, du luxe et du bonheur, et ainsi s'entame une poignante berceuse à deux voix alternant la menace de l'âge et la douceur d'une vie dont on reconnaît désormais le prix. La berceuse va se poursuivre souvent proche du sanglot. L'homme se sent devenir, suivant une saisissante image dont il scellera ses vers, une *Usine à penser des choses tristes*. A ce motif des internes machines aux fabricats sévères répond, en contraste, l'attention retrouvée pour les fraîcheurs naturelles, et le poète entreprend de *faire l'œuvre sans erreur*, qui est de fixer dans des syllabes heureuses quelque chose du quotidien terrestre. Comme il le dira dans *Vie Poésie*, c'est la vie qui nous donne sa matière, mais il nous incombe de la 'déterrer' pour faire d'elle chose humaine. L'espace me manque pour commenter ce recueil et les suivants, *Le Festin d'attente*, *Le Jardin fixe*, surtout ces pages de *Saison cinq* où l'on aurait peur de toucher tant le cœur se découvre. Souffrances, mais aussi courage, et toujours l'infatigable attention... Dans le plus récent cahier, *Songes et Spélonques*, nous retrouverons l'œil voyageur, la pensée qui examine, et soudain la fraîcheur de tel instantané sensible où tout l'homme se résume. Telle est la poésie de Thiry, l'une des plus subtilement riches de notre temps. Mais la figure que j'esquisse resterait bien incomplète si je ne signalais pas — fût-ce brièvement, cet autre et même Thiry qu'est le narrateur en prose.

Parmi la demi-douzaine de volumes qui constituent jusqu'à présent cette œuvre de narrateur, seul sans doute l'émouvant *Comme si* peut être qualifié de roman au sens traditionnel du terme. Thiry s'est révélé d'autre

part un maître conteur dans des textes aussi divers que *Distances* ou *De deux choses l'une* (*Nouvelles du grand possible*), sans parler du délice d'humour de *L'Homme sans lunettes* et de l'humain si simple de *Palmyre ou la Soumission* (dans *Simul et autres cas*).

Mais venons-en aux longs récits dans lesquels une technique sûre et souvent brillante s'accompagne d'une hardiesse exceptionnelle dans la conception des sujets. La fable d'*Éché au temps* repose sur l'idée qu'à chaque instant l'histoire pourrait avoir bifurqué, déclenchant une série d'événements inconnus de nous. Dans celle que l'auteur imagine, Waterloo aurait été une victoire de Napoléon... Mais un accident, dû à la psychologie d'un personnage, remettra toutes choses dans l'ordre historique normal.

Juste ou La Quête d'Hélène dit l'aventure du fils légendaire de Faust et d'Hélène, qui cherche en vain à rejoindre sa mère au fond des siècles. Dans *Nondum jam non*, le héros aura avec un soi de son passé un décevant rendez-vous. Quant au personnage de *Simul*, c'est aussi dans le passé qu'il rencontre la préfiguration de son destin tragique; et d'autre part, dans le présent, il croit devoir assumer un destin étranger. *Voie lactée*: le soldat qui a vécu loin de son pays une exaltante amour sans lendemain se trouve après bien des années devant l'éprouvette où survivent les cellules prélevées sur le cancer de son amie perdue.

Et le *Concerto pour Anne Queur*, pièce maîtresse d'un recueil de nouvelles, évoque un monde où les cerveaux, allégés de leurs corps, connaîtraient l'immortalité, mais où une telle délivrance de la mort serait refusée par les hommes. Sujets insolites, auxquels une mise en œuvre minutieusement réaliste confère l'efficacité de la présence narrative. Pourquoi imaginer de telles fictions? Et d'abord comment un écrivain qui paraissait voué à la poésie en est-il venu comme nécessairement à cette entreprise?

C'est que la poésie, expression directe où la narration n'affleure que fugacement, ne pouvait permettre à Thiry de déployer en apologues développés, la fermentation spé-

culative éveillée par telles de ses aspirations ou de ses anxiétés. D'autre part, comme il l'a dit, *une certaine essence profonde de la vie échappe à la relation narrative quand celle-ci, trompée par l'illusion de s'en saisir de la sorte plus exactement, recourt à la circonstance réelle*. De là, l'emploi de fictions changeant ces circonstances, autrement dit d'un fantastique. Un fantastique de cette espèce n'est ni cauchemar ni évasion, mais, partant de tel problème posé au cœur dans la réalité de notre vie, il altère délibérément l'une ou l'autre donnée de celle-ci.

Hypothèse de travail, pourrait-on dire, que ce nouveau réel emprunté à un plus vaste possible en vue d'approfondir l'une des grandes questions qui se posent à chaque homme:

enchaînement temporel, isolement de la personne, responsabilité morale, attrait de la beauté... Puisque cette interrogation est liée à des besoins profonds, il est naturel qu'en naisse un pathétique, lequel culminera au moment où la fable-expérience nous rend à notre situation de départ. C'est chaque fois l'échec d'une espérance, et la courbe rentrante ne va pas sans une certaine mélancolie. Combien riche pourtant cette mélancolie, combien nourrie de nos plus hauts rêves... Poésie, encore et toujours! Du moins semble-t-il que ce soit là le sens profond de toute la poésie de Thiry, vers ou prose.

Robert VIVIER

Robert Vivier

Né à Chênée-Liège en 1894, Robert Vivier passe sa jeunesse au pied de la colline fameuse de Chèvremont. Il suit les cours de l'Athénée de Liège où il publie tôt ses premiers poèmes: *Avant la vie* (1913). Le choix de *Poésie* (1964) n'en retiendra aucun. Pas plus que de *La route incertaine* (1921), désemparée par la guerre, et où se brise l'alexandrin. Les titres, rétrospectivement, le préfiguraient: le poète de l'âge mûr ne se complairait pas à ses précocités, il n'en resterait pas au premier désarroi, si violent fût-il, devant le bouleversement de sa jeunesse. Car l'événement s'était cruellement interposé entre cette existence et son projet. Pour beaucoup d'intellectuels de 1914, la guerre désarmait la culture. Pour l'humble volontaire de l'Yser, elle n'aura pas seulement menacé la vie et dénaturé le monde, elle aura — longuement — confondu l'universitaire dans le troupeau des simples, de ceux qu'il nommera désormais 'les hommes'.

La guerre est laide, la fatalité y tombe le masque; on n'y possède que l'instant. Mais l'instant vaut d'être saisi. Pour qui se refuse à

'buriner l'horreur', il importe de déceler dans le chaos les timides résurgences de la vie. Images plus que visages. Car la guerre contamine les rencontres qu'elle permet: le froid nous rend frères, mais 'qu'est-ce que des frères qui ne peuvent rien l'un pour l'autre?' Tristesse, nouveau miroir du Narcisse, où l'Autre n'offre que son reflet, étranger à soi-même. Comment ne pas se reconnaître dans cette ombre qui passe — 'long corps fatigué', 'si las, si las, et pas cruel'? La guerre pèse sur la parole qu'elle soulève, la guerre toujours recommencée, et le livre du coup est toujours à refaire. Une autre guerre peut venir; celle qui resurgit encore dans tel poème récent, c'est encore la première. Il faudra quarante ans pour que les tableaux lancinants de *La Plaine étrange* (1923) ou le roman passionné d'une imparfaite amitié des tranchées (second épisode de *Non*, 1931) s'apaisent dans la benignité d'*Avec les hommes* (1963). Quarante ans pour que le livre de la guerre s'ouvre au dialogue, à peine amorcé dans les premiers témoignages. Mais point n'est besoin de l'argot du soldat